

I. I. U.

II

1308

L

N. IORGA

# Ce que vaut le vocabulaire

*Extrait des*

MELANGES P. M. HAŠKOVEC



1936

---

Imprimerie Globus, 8, rue Veverř, Brno, Tchécoslovaquie



N. IORGA:

### Ce que vaut le vocabulaire.

Écrivant de nouveau, dans des proportions beaucoup plus larges, l'histoire des Roumains, j'ai été arrêté au cours des hypothèses qu'il faut essayer dans un domaine où les autres témoignages manquent trop souvent ou sont si peu expressifs, par les problèmes du vocabulaire roumain.

En même temps, publiant des documents grecs du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un caractère tout à fait particulier, car il s'agit de la correspondance secrète entre les princes phanariotes de Moldavie et de Valachie et leurs représentants à Constantinople, comme il me faut donner des traductions, de grandes difficultés de langue se sont imposées à mon travail.

De l'examen de ce double cas, des conclusions me paraissent s'être détachées qui seront présentées ici avec toutes les réserves qu'elles comportent.

Les Roumains à toutes les époques, dès la première formation de leur langue jusqu'aux transformations qu'elle a subies au XIX<sup>e</sup> siècle encore et qu'elle est en train de subir même aujourd'hui — et elle n'est pas la seule à devoir le faire —, ont beaucoup emprunté en fait de mots. Guidés, il est vrai, par un double principe, dont ils ne se sont jamais départis: celui de l'euphonie et celui de la précision qui ne leur permet pas d'accepter les homonymes, ils ont pris chez les Slaves — et dans quelles proportions énormes! — dès le VI<sup>e</sup> siècle, mais pas toujours chez les mêmes Slaves, puis chez les Turcs, chez les Grecs, essayant aussi d'une relatinisation première dès le XVII<sup>e</sup> siècle, passant à celle de l'école transylvaine au XVIII<sup>e</sup> pour que, au siècle suivant, il y ait des efforts d'italianisation et une forte pénétration du vocabulaire français, lui-même fondamentalement changé depuis trois siècles par le recours au fonds latin.

Les Grecs, de leur côté, avant de revenir à des formes calquées sur l'antiquité ou à des compromis où il y a une base populaire et des emprunts à l'ancienne langue hellénique, se sont laissés pénétrer en fait de vocabulaire par les Slaves, par les Vénitiens descendus dans les Balkans et, en grande mesure, sans qu'on s'en rende compte assez,

ordinairement, par les Turcs. Et le problème de la langue littéraire avec l'*apla* et la *katarévoussa* continue encore, parfois d'une façon très bruyante, allant jusqu'à des tumultes révolutionnaires en place publique. Les textes dont je parle au début de ces quelques pages sont criblés non seulement de mots turcs — à une époque où un poète roumain aussi distingué que Jean Vacarescu mêlait le turc à sa prose de manière à la rendre presqu'inintelligible, et il n'était pas, parmi les narrateurs de l'époque, le seul à le faire —, mais de propositions turques, alors que, à côté, les didascales écrivaient et professaient en grec ancien et que les paysans, les marins, les artisans, les petits marchands employaient la syntaxe commune des Balcans, avec ses formes analytiques, se servant d'un vrai mosaïque de mots.

De ces mélanges, dans des proportions changeantes, les philologues aiment à tirer des conclusions et les historiens en agissent de même, avec la compétence linguistique, bien entendu, en moins. On croit pouvoir dire que, chaque fois qu'il y a une ondée de termes étrangers, une grande influence s'est exercée sur la race elle-même dont il faut nier la pureté, en tant qu'on peut parler de races pures dans l'histoire si agitée des hommes.

\*

\* \*

En regardant de plus près, on peut se rendre compte assez facilement de l'inanité de ces illusions.

Ainsi, en ce qui concerne les Roumains, on constate, si on n'est pas asservi à des préoccupations d'un autre ordre et si on n'est pas dominé par des préjugés, que l'afflux de l'exotisme en fait de mots vient des sources suivantes :

Si une nation a une vie politique et économique qui lui appartienne en propre, elle n'emprunte pas ; c'est elle qui impose à d'autres son vocabulaire.

Mais la vie patriarcale des Roumains au moyen-âge ne leur a pas permis de fonder un État et de se créer une Église. Il en résulta la nécessité d'accepter les noms que donnaient à ce qui fait partie de ces deux domaines les formations politiques ou ecclésiastiques dont ils dépendaient. Si les Français avaient vécu pendant mille ans sous un régime autre que celui vite résulté du mélange entre la minorité dominatrice des Germains et la majorité gallo-romaine, il en aurait été de même ; déjà le temps, assez court, où il y eut des vainqueurs et des vaincus a laissé dans la langue française un stock important de termes allemands.

Les Roumains n'ont pas conservé leurs villes : colonies, municipales, canabes de soldats, tout disparut dans la tourmente des invasions. Or, le commerce qui donne les instruments et les objets fabriqués vient des villes. Sur la rive droite du Danube, où l'élément roman fut totalement submergé et transformé par les colonisés et par les con-

quéranls, la vie urbaine fut slave. Le slavon de commerce s'ajouta à celui d'État et à celui d'Église. On appela donc les outils dans la langue des marchands.

Lorsqu'il y aura la suzeraineté des Turcs, depuis quelque temps de plus en plus pénétrante dans la vie populaire elle-même, les emprunts seront faits de cet autre côté, — seulement ici il ne pouvait pas être question de changements dans le vocabulaire d'une orthodoxie qui fut, en échange, profondément pénétrée, et elle seule, par les Grecs.

En fait de religion, les Roumains, continuant les lignes d'un développement nettement populaire, employèrent de plus en plus le vulgaire. Des traductions de l'Écriture commencent dès le début du XV<sup>e</sup> siècle. Or, les traducteurs comprenaient assez mal le texte sur lequel ils travaillaient. Alors ils laissaient passer les termes mêmes de l'original: il y a longtemps que j'ai découvert, non sans surprise, dans un de ces textes anciens, le mot grec ἡ σπάκη, reçu tel quel, avec l'article lui-même.

Il y eut chez les Roumains une aristocratie fière et vaniteuse, encline à accepter les modes de l'étranger. C'est elle qui, pour elle, — mais, avec le temps, les autres, pour s'élever en rang dans leur façon de parler elle-même, suivirent —, s'affubla de colifichets linguistiques tour à tour slavons, grecs, turcs et français. Chaque fois que la mode prenait une autre direction, tout cela s'en allait vers le dépôt funèbre des dictionnaires. N'en fut-il pas de même avec l'allemand qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, pouvait ajouter un *-ieren* final à n'importe quelle racine française, et combien peu de ces intrus est resté jusqu'aujourd'hui! De même en roumain il y a eu une période où le grec *-ίζω*, devenu *-isi*, s'ajoutait à toutes les racines, de la forme turque *a zeflenderisi* (de *zeflemea*, blague) à la forme française *a poursuivre*, et le suffixe turc adjectival *iu* s'attachait à des syllabes qui ne venaient pas de Constantinople, «arbitre des élégances».

Pour les Grecs, lorsque le grand commerce et la grande navigation furent vénitiennes, lorsque le lion de S. Marc était sculpté sur les portes de toutes les forteresses en Morée et bien au-delà, une italianisation commençante se produisit. Mais, lorsqu'une partie des Grecs, ceux du Phanar, vécurent dans la dépendance des Turcs, qu'il fallait servir et caresser, on prit aux maîtres tout ce qui pouvait donner l'illusion flatteuse d'une assimilation. S'il n'y avait pas eu l'Église et l'École, avec leurs formes définitives, on serait allé encore plus loin. Et, sans le classicisme envahissant, la mode occidentale française aurait eu une mainmise très lourde, aussi ailleurs que dans le monde des Phanariotes qui, un moment, se soumièrent avec tout autant de servilisme à cette nouvelle domination.

Mais tout cela: autorité de l'État qui ordonne, de l'Église qui pènetre les esprits, du commerce qui s'infiltré, de la mode qui séduit, ne peut rien changer à la structure intime de la langue, à sa première formation organique qui est dans la phonétique, la morphologie et dans la syntaxe.

C'est pourquoi, quoi qu'en disent les nations qui, de par une simple faveur de la fortune, n'ont pas dû courber la tête devant des influences envahissantes, à toutes les époques — malgré, dans la syntaxe elle-même, de grands phénomènes communs à presque toutes les nations du Sud-Est de l'Europe —, le roumain a été du roumain et le grec du grec.



MEMORIOAT  
1987